

## Roberto Polo, l'œil

« J'ai eu tellement de souffrance dans ma vie que je dois être occupé tout le temps. Je ne sais plus m'arrêter, ne rien faire. Je fais beaucoup de sport, nage, course, musculation. Travail, sport, amour, je fonce. Il faut que je me fatigue. » Impeccable dans son costume d'été, pochette gracieusement désassortie, Roberto Polo, 53 ans, a la politesse du désespoir quand il évoque son « affaire judiciaire » qui lui a valu « quatre ans et dix jours de prison ». Et une biographie de dandy milliardaire déchu, classée, depuis son procès genevois en 1995 pour abus de confiance qualifiés, dans les faits divers. « Ne pas repenser au passé, à ses injustices kafkaïennes et à ma naïveté trahie. Apprendre encore et partager », voilà la philosophie post-traumatique de ce Cubain diaboliquement sympathique, Américain de passeport, Italien de résidence, Français de cœur.

« Absent de Paris depuis neuf ans », ce Latin au français châtié et joyeux dévore la vie comme un banquet et constate avec regrets que « beaucoup ne savent pas se saouler d'un objet d'art, comme d'une femme ». Échaudé par le tourbillon mondain avant ses années noires, il est venu à reculons au dîner de gala de la Biennale, mais ses yeux pétillaient de plaisir sous les lustres vénitiens prêtés par la galerie Camoin Demachy. Sans hésitation, ses bravos

vont aux six fauteuils en chêne sculpté, à la trompe fleurie, de Rateau pour Jeanne Lanvin, chez les Vallois, et au lustre spectaculaire en bronze argenté, chef-d'œuvre de Froment-Meurice vers 1880, chez François Fabius (1,5 M€, « une somme, même si les lustres Louis XIV atteignent vite 5 M€ »).

Retour subreptice dans la ville où, collectionneur et tête chercheuse (le coffret à bijoux de Marie-Antoinette, son fleuron, fut vendue 23 MF chez Tajan en novembre 1991), mécène décoré (il offrit un Fragonard au Louvre), il régna sur les antiquaires depuis son hôtel particulier face à feu la piscine Deligny. Subreptice comme une notice d'historien d'art. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il a nourri l'exposition sur l'ornemaniste Edouard Lièvre, adulé aux débuts de la III<sup>e</sup> République puis tombé dans l'oubli, qui s'est ouverte hier soir, galerie Camoin Demachy. Même si le marché voit en cet « œil hors pair qui a anticipé tant de courants, un marchand qui ne dit pas son nom ».

« Je n'ai plus envie de collectionner, j'ai peut-être eu une overdose de ça », assure-t-il, en se retranchant derrière ses premières années d'enseignant à la Corcoran School of Art à Washington et sa passion des recherches en *terra incognita*. Il continue pourtant d'arpenter l'Europe, un jour à Hanovre pour



Fauteuil sculpté, Rateau 1920-1922. (Photo A. Carpentier.)

un vase, le lendemain à la bibliothèque à Paris pour éplucher des archives, le surlendemain dans les galeries qui le connaissent tous comme le loup blanc... aux coups de foudre plus grandioses que les liquidités.

« Mon plus grand plaisir est de découvrir, comme je l'avais fait pour l'Art déco au début des années 1970 ou pour le XVIII<sup>e</sup>. » Aveux lâchés après deux heures de dissertation brillante sur le devenir du XVIII<sup>e</sup> : « Malheureusement, il n'a pas duré trois siècles ! Les plus belles pièces ont déjà trouvé leurs places. On ne peut pas défendre les médiocres fonds de tiroirs au prix des chefs-d'œuvre. » Il regarde donc « le XVII<sup>e</sup> et ses ébénistes formidables à sortir de l'oubli ». Et depuis longtemps le XIX<sup>e</sup> dont la Biennale 2004 marque le retour en fanfare. « La production de meubles de luxe était particulièrement riche après 1850. Et pourtant les grands meubles sont difficiles à trouver. C'est un nouveau marché, encore épargné par les copies et les faux. » L'Afrique d'avant Stanley ?

V. D.